

AVANT-PROPOS

Pour la première de nous deux, la découverte du site de Jdidi remonte au commencement des années 80, après que Azedine Beschaouch, alors Directeur de l'Institut national d'art et d'archéologie, fit dégager certaines parties d'un site qui était alors menacé. Plus tard, elle en reçut la responsabilité scientifique. Paul-Albert Février, qui avait repris sa fréquentation de la Tunisie et de l'archéologie tunisienne fut son accompagnateur lors d'une visite d'inspection et il tomba sous le charme des crêtes qui marque tant la topographie des lieux. La complexité et la richesse des vestiges chrétiens dégagés hâtivement aiguësèrent sa nostalgie de l'archéologie africaine.

Avait alors été envisagée avec lui la possibilité de mettre en place un projet commun, axé sur la fouille et la publication des vestiges chrétiens à peine exhumés et encore inédits. La Direction de l'Institut tunisien avait agréé et soutenu ce projet prévu pour se développer dans le cadre d'une convention avec l'École française de Rome, partenaire traditionnel de l'archéologie tunisienne. Toutes les conditions étaient favorables pour entamer une nouvelle fouille et tenter une belle aventure lorsque la maladie du Maître se révéla et qu'il fut ravi à notre amitié en très peu de temps.

L'autre versant du souvenir est complémentaire : *...et je dis à l'un «va» et il va, à un autre «viens» et il vient, et je dis à mon esclave : «fais ceci» et il le fait* (Mt 8.9). Paul-Albert Février usait en effet volontiers, à l'égard de ses amis et plus jeunes collègues, de la phrase du centurion de Capharnaüm. C'est celle qu'il

avait citée au second d'entre nous après l'avoir engagé, un matin de novembre 1990, à rencontrer Aïcha Ben Abed à Tunis afin de préparer la campagne qui devait avoir lieu sur le site de Sidi Jdidi au cours de l'été suivant. De manière moins évangélique il avait ajouté «débrouille-toi». A cette époque, il prévoyait sa propre présence sur le chantier, tout en n'étant pas sûr d'y participer en permanence, ayant été sollicité simultanément par ses amis algériens pour le site de Cherchel à l'intention duquel il avait également prévu «son» équipe.

C'est ce legs qui a été assumé, une fois disparu, le 10 avril 1991, celui qui devait animer le projet. Malgré notre peine, mais par fidélité à sa mémoire, la première campagne débuta l'année même de sa disparition, à la fin du mois de juin 1991. Depuis, plus d'une dizaine de campagnes ont été réalisées en vue de faire aboutir une recherche que nous avons voulu rendre exhaustive et complète sur l'archéologie chrétienne à Sidi Jdidi, telle qu'il l'aurait souhaitée. Pour cela, un groupe s'est formé et s'est soudé au fil des années, avec Sylvestre Roucole, auteur des relevés et des dessins, fidèle compagnon de Paul-Albert depuis toujours, et avec l'un de ses élèves, Michel Bonifay. Ce noyau s'est trouvé immédiatement l'objet de l'observation critique de Noël Duval, le meilleur représentant du domaine scientifique familier à Paul-Albert et, sans doute le savant le plus proche de lui. Roger Hanoune et Marc Griesheimer ont, chacun de leur côté, en fidélité à la mémoire, fait un bout de chemin avec nous et cru au projet auquel il fallait donner forme.

A l'origine, en effet, le site n'avait fait l'objet que d'une exploration très partielle qui avait pourtant contribué à le sauver en signalant des parties de monuments dispersés sur la surface de l'agglomération antique : un édifice à cour entourée d'un portique, cour au fond de laquelle se développaient cinq *cellae*; les inscriptions mises au jour dans ce contexte désignaient un temple du culte impérial. Face à ce monument, de l'autre côté de la rue dallée, avait été reconnu un petit complexe thermal. Au sud du site avait été identifiée une basilique chrétienne dont le dégagement partiel avait déjà permis de constater l'existence de deux niveaux de sols superposés, tandis qu'au nord de l'agglomération une partie d'une autre église, dotée d'un baptistère, construite en plusieurs temps, avait été également révélée. Outre ces monuments, le site laissait encore entrevoir des harpes et bien des alignements non encore dégagés et prometteurs. Mais les deux monuments qui avaient surtout attiré l'attention de Paul-Albert Février étaient les basiliques chrétiennes dont les murs et les pavements mosaïqués disaient l'intérêt et l'importance.

C'est à partir de ces éléments que le projet de recherche fut donc défini, dans le cadre de l'interrogation touchant la structure même des monuments, leur fonction, leur décor, leur environnement et leur évolution à travers les siècles de l'Antiquité tardive. Cette démarche correspondait justement à une volonté de plus en plus affirmée des responsables de l'archéologie tunisienne d'encourager et soutenir des projets de recherche axés sur cette période jadis délaissée et sous-évaluée. Ce soutien et ces encouragements s'intégraient dans le cadre de la promotion de la recherche fondamentale et répondaient à la préoccupation de faire en sorte que la Tunisie occupe une place de choix dans l'avancement de la recherche scientifique. Pour avoir permis de donner un témoignage nouveau à ce domaine de la recherche et avoir pu porter l'interrogation au cœur même de l'Afrique tardive, là où il ne faut pas chercher le plus spectaculaire, mais le plus touchant et le plus humain, nous aimerions dire notre gratitude et notre reconnaissance.

D'abord, les différents directeurs de

l'Institut national du patrimoine (I.N.P.), M^{me} M. Harbi-Riahi, puis A. Daoulatli et B. Ben Fraj ont toujours, pour leur part, manifesté leur intérêt pour le travail réalisé, intérêt traduit par leur indispensable soutien : qu'ils en soient ici tout particulièrement remerciés. Il est bien sûr que, sans eux, et sans la compréhension qu'ils ont marquée de manière très continue, l'entreprise n'aurait jamais eu lieu et n'aurait pu durer. Elle se prolonge maintenant grâce à la bienveillance de M. Beji Ben Mami qui leur succède. De même, le Directeur général de l'Agence de mise en valeur du patrimoine et de promotion culturelle (A.P.P.C.), A. Gragueb, a su nous assurer de la considération scientifique qu'il portait à ce programme; qu'il en soit aussi remercié.

Les liens anciens que Paul-Albert Février avait tissés avec les membres de l'Institut national du patrimoine et les amitiés que nous partagions ainsi ont toujours marqué l'accueil reçu par notre entreprise commune auprès de nos collègues tunisiens, en particulier de la part des responsables successifs de la recherche dans cette institution, H. Slim et F. Bejaoui. Que tous deux soient étroitement associés dans ce témoignage de gratitude.

A Sidi jdid même, les autorités locales ont veillé annuellement à ce que le travail se déroule toujours dans de bonnes conditions, qu'elles en soient remerciées.

Matériellement cependant, et de toute évidence, l'entreprise n'aurait pas été possible sans l'aide à la fois fondamentale et annuelle sollicitée et obtenue auprès de la Sous-Direction de la Coopération scientifique et technique au Ministère des Affaires étrangères. Que les directeurs successifs, Y. Saint-Geours, J.-Cl. Jacq et A. Freynet, trouvent ici l'expression de notre reconnaissance pour l'allocation régulièrement attribuée, qui permet d'évaluer simultanément, au centime près, à la fois le coût d'une recherche telle que celle-ci et, dans ce domaine, quelle est la responsabilité du chercheur vis à vis de la communauté nationale. Là encore, une continuité dans l'intérêt a été assurée, continuité indispensable à la notion même de «programme de recherche». Nous voudrions dire que nous sommes profondément reconnaissants de cette compréhension.

Cette aide, néanmoins, aurait été lourdement grevée s'il avait fallu, annuellement, procéder à la location d'un véhicule de servitude pour la durée de la campagne. Le Service culturel de l'Ambassade de France à Tunis, devenu l'Institut français de coopération, a ainsi apporté une part considérable par le prêt annuel de la voiture qui a longtemps été celle qu'ont bien connue tous les titulaires de missions archéologiques en Tunisie. Que M. B. Dusuzeau, actuellement Chargé de coopération à Tunis, soit particulièrement remercié pour l'intérêt réel qu'il a manifesté à une part qui pourrait paraître subsidiaire dans ses attributions, mais qui est d'importance essentielle pour le chercheur sur le terrain. Mais aussi, il a tenu à suivre annuellement, avec M^{me} E. Decorps, Conseillère de coopération, la progression du travail sur le site même. Grâce à lui, après l'aide apportée déjà par son prédécesseur, M. Devallières, l'inquiétude annuelle qui précédait la demande de prêt de l'ancienne «10 MD 50», récemment remplacée, s'est trouvée chaque fois soulagée.

Scientifiquement, notre projet commun, dès son origine, avait retenu l'attention de Ch. Pietri qui l'avait immédiatement assuré du soutien de l'Ecole française de Rome : il dirigeait encore l'institution pour trop peu de temps avant qu'il ne soit prématurément emporté, comme venait de l'être Paul-Albert Février. Ce soutien de l'«Ecole», fermement appuyé dès le premier contact téléphonique, ne s'est pas démenti par la suite. C'est donc également un honneur et l'expression d'une reconnaissance personnelle que de citer Cl. Nicolet qui avait succédé à Ch. Pietri et qui, il y a bien longtemps, en 1964, avait provoqué le choc de la découverte archéologique de la Tunisie, à l'époque où, Chargé d'enseignement à l'Université de Caen, il avait emmené un groupe d'étudiants normands, plus habitués des «mottes castrales», rêver sur les grands sites au soleil. A. Vauchez a maintenu pour nous cette tradition d'attention en la marquant par une visite sur le site, un jour où, comme souvent, il y soufflait grand vent et en nous accueillant à Rome au séminaire d'archéologie chrétienne organisé conjointement par l'Ecole et le «Pontificio». Nous avons trouvé auprès des Directeurs des études successifs, M. Le-

noir, C. Virlouvét et St. Verger une attention de plus en plus appuyée, qui s'est traduite aussi par la venue des deux derniers sur un site dont le caractère pittoresque n'a, semble-t-il, pas manqué de les impressionner.

Il n'aura pas été inutile non plus, pour la réflexion et pour se rendre compte du chemin parcouru, pas toujours de manière rectiligne d'ailleurs, de rédiger, en les ordonnant pour un bilan annuel, les principaux apports de chacune des campagnes aux fins de publication dans la Chronique des activités de l'Ecole qui clôt traditionnellement la première livraison annuelle des *MEFRA*. L'Ecole française de Rome, qui, de plus accueille la présente publication parmi ses collections, a été un point d'appui indispensable dès l'origine du travail, puis lors de sa continuation dans le «temps long», et maintenant à l'heure de la publication de ses premiers résultats. Il y a dans ces lignes la marque d'une grande dette de reconnaissance.

D'autres institutions ont aidé ce travail, par une participation plus modeste mais néanmoins toujours appréciable. Pour sa part, l'Université de Provence (Centre d'Aix), par le Service des relations internationales, a facilité l'obtention de bourses destinées à certains des étudiants qui ont pris part à la fouille sur le chantier ou au traitement du matériel archéologique, notamment celui de la céramique. Que son aimable et compétente responsable aixoise, M^{me} M.-H. Varnier, trouve ici l'expression de notre reconnaissance

Enfin, le CNRS, par la constitution du GDR «Cultes et sanctuaires en Tunisie» placé sous la direction de F. Baratte, est venu apporter sa contribution, peut-être sur le tard, mais elle a facilité les échanges entre Tunis et Aix au moment de terminer le manuscrit.

Quant à l'ancienne Association pour les fouilles archéologiques nationales (AFAN) devenue l'Institut national de recherches archéologiques préventives (INRAP), elle a aussi accepté de mettre à notre disposition pendant une partie des campagnes les compétences multiples de P. Reynaud. Nous lui en sommes naturellement débiteur.

En jetant un regard en arrière, il n'est pas possible d'oublier le travail réalisé par les différents participants qui se sont succédés, tel

D. Mouton à qui l'on doit, sur le terrain, une action efficace lorsqu'il fallut dresser le plan d'ensemble du site. Cependant, une pensée à la fois affectueuse, émue et reconnaissante doit s'exprimer de notre part à l'égard de S. Roucole. Responsable de l'illustration graphique dès l'époque où Paul-Albert Février rédigeait sa thèse, il fut le premier de ceux auxquels s'appliquèrent les paroles du centurion. Compagnon sur les différents chantiers de la cathédrale de Fréjus, la cité de Paul-Albert, il se trouva immédiatement désigné et enrôlé pour effectuer la besogne de relevés et de mise au net à Sidi Jdidi. Outre la perfection et la précision à laquelle il a habitué tous ceux qui ont eu recours à ses services, sa présence amicale s'est révélée précieuse. Il a toujours été rassurant de le voir parmi nous et, scientifiquement, de pouvoir se reposer sur l'exactitude scrupuleuse de ses relevés ou sur sa compréhension des compositions décoratives. On espère que la qualité de la reproduction pourra permettre au lecteur de juger non seulement de la technique du travail, mais de rendre justice aussi à ses qualités sensibles, notamment pour la mosaïque, dans le rendu des couleurs et des tons. Était-il utile de le «faire se traîner sur les sols» comme nous en accusait, avec son vocabulaire toujours percutant, le troisième des maîtres de l'histoire et de l'archéologie chrétienne dont le nom a déjà été prononcé? Le lecteur en jugera aussi. Sans le bénévolat amical de S. Roucole auprès de nous, pas de Sidi Jdidi – et pas non plus de groupe épiscopal à Fréjus – à une époque où le «métier» de dessinateur se fait rare dans les laboratoires du CNRS.

Enfin, il est juste de remercier Lotfi Chérif qui, sur le terrain, s'est beaucoup impliqué dans la gestion et l'organisation du chantier afin de nous faciliter le travail scientifique.

Nous avons pu nous reposer sur lui pour régler bien des problèmes matériels. Il serait ingrat aussi de ne pas associer à ces pages Frédérique Gillet, A.I. à l'UMR 6572, qui a assumé avec beaucoup de dévouement, la numérisation de l'essentiel de la partie non céramique du dossier graphique.

Une pensée particulière doit également s'exprimer à l'égard des ouvriers qui ont au cours de ces années travaillé dans des conditions qui n'étaient pas toujours faciles : sur ces rivages méditerranéens au climat d'été rude, au sud comme au nord, le soleil brûle sur des sites dépourvus de la moindre ombre et le vent est également pénible, qu'il souffle ou qu'il s'arrête. Nous avons été sensibles à la fidélité de ceux qui, d'année en année, sont revenus.

Maintenant, comme dès le moment où nous avons commencé, souhaitons de toutes nos forces que tout ce travail, conduit dans la fidélité à la pensée de Paul-Albert Février soit à la hauteur de ce qu'il avait souhaité pour Sidi Jdidi. Son nom devait figurer ici parmi ceux des auteurs : quelle aurait été son interprétation de la documentation archéologique révélée? La question bien que vaine et apparemment inutile nous a animés. Puissent ces premiers résultats et ce texte ne pas être indigne de son enseignement, de son amitié et de son esprit. De toutes les façons, même sans doute avec les défauts qu'il y aurait dénoncés, ce travail représente le meilleur témoignage de l'attachement à la mémoire du Maître et la participation qu'il souhaitait à la reprise de la recherche sur l'Antiquité tardive africaine. A douze ans de distance, déjà, on peut juger que c'est ce qu'il voulait.

Aïcha BEN ABED-BEN KHADER
Michel FIXOT